

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XX.

Qui sème le vent, moissonnera la tempête.

“Rappelé à la vie par les soins les plus empressés et l'objet d'une commisération générale, le convalescent avait raconté au capitaine, qu'enlevé à bord d'un vaisseau marchand par des pirates, il avait été enrôlé de force dans leur équipage, mais que dans l'abordage de la *Nina*, ayant, au lieu de combattre les Espagnols, passé de leur côté et tué un brigand français, Simon-le-Borgne l'avait fait, après l'action, lier au cadavre de sa victime et précipiter à la mer, en punition de sa trop grande fidélité à son auguste souverain.

“Ce conte, débité avec aplomb, avait eu beaucoup de succès à bord ; le capitaine, au lieu de faire pendre le pirate comme il le méritait, l'avait traité avec tous les égards dus à son prétendu héroïsme, et s'était engagé à demander, pour lui, une récompense aux magistrats de Brême.

“André n'en demandait pas tant. Bien persuadé que la supplique du capitaine donnerait lieu à une enquête dont les résultats ne pouvaient être à son avantage, il s'était hâté, en quittant le navire, de vendre à divers joailliers les rubis et les diamants qui décoraient sa pipe, car toutes ses autres richesses étaient devenues la proie de la mer, et avait quitté la ville pour s'enfoncer dans l'intérieur. Là, après avoir épuisé en folles orgies jusqu'à son dernier kreutzer, il s'était vu obligé de se livrer à une foule de misérables industries pour ne pas mourir de faim.

“La révolte des paysans éclata pendant qu'il était saltimbanque, il quitta les planches pour jouer l'apôtre et se joignit aux insurgés.

“Un trait d'effroyable cruauté, en mettant sa scélératesse en relief, de soldat le fit général.

“Les paysans avaient envahi la Souabe ; les seigneurs fuyaient devant eux ou se soumettaient, le comte d'Helfenstein seul osa résister. Mais il n'était pas en force, le château fut emporté d'assaut et le comte condamné à mort.

“La femme du prisonnier, fille de l'empereur Maximilien, s'était jetée à genoux, tenant dans ses bras son enfant en bas-âge et implorant le pardon pour son mari. Emu par ses larmes, plus encore que par sa beauté, le capitaine allait se laisser fléchir :

— Arrière la pitié ! s'écria André en s'élançant sur un tonneau, dont il se fit une tribune, les temps de la miséricorde sont passés ; le sang de nos camarades crie vengeance !

“Et saisissant une flûte, il ajouta avec un rire satanique :

— Puisque la noble chatelaine veut bien nous faire l'honneur d'égayer par ses chants le bal que nous offrons au seigneur comte, je me ferai un plaisir d'accompagner ses roulaies sur ma flûte. Vous, mes braves compagnons, marquez la mesure avec vos piques.

“Et aux sons aigus du fifre, qui jouait une danse allemande, les malheureux suppliants furent massacrés.

Un murmure d'horreur s'éleva dans la salle.

— Ce crime atroce a-t-il réellement été commis ? demanda le colonel.

— J'ai cité les noms, répondit mon père, et c'est de l'histoire que je fais.

— Alors, c'est hideux, murmura M. Sorbier.

— Qui sème le vent, moissonne la tempête, a dit l'Écriture, ajouta mon père.

CHAPITRE XXI.

Liberté, égalité, fraternité ou la mort.

“Luther savait ce qui se passait. Les princes, tremblant devant la colère du peuple, eurent recours

au réformateur. A leurs supplications le moine répondit par ce manifeste :

“A vous la responsabilité de ces tumultes et de ces séditions, princes et seigneurs, à vous surtout, évêques aveugles, prêtres insensés et moines.”

“Le peuple et le pauvre sont souls de vous !”

“Le glaive est levé sur vos têtes. Dieu vous presse et vous menace, on est las de votre joug, et le temps est venu où l'on s'apprête à le briser !”

“Gare à la colère de Dieu ! Si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.”

“Sûrs désormais de l'assistance du réformateur, les paysans se levèrent en masse.

“Les champs, dit M. Audin, étaient couverts de tentes rustiques, d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de chariots, élevées en forme de retranchement. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur avait fourni des lances, des piques et jusqu'à du canon.”

“Des entrailles de la terre semblaient sortir d'autres révoltés. Au cri de guerre poussé par les paysans répondit le cri de guerre des mineurs de Mansfeld. Alors on vit ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fers rouges.

“Metzler, Hans Muller, André, Philfer les organisaient pour le meurtre et le pillage, tandis que Munzer, l'anabaptiste, comme un autre Satan, adressait à d'autres frères en révolte, cet appel énergique.

“Vous dormez donc, chers frères ? Allons combattre le combat des héros. A l'œuvre ! Dran, dran, dran ! Voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées ; ils vous prient, vous casseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu. Dran, dran, dran ! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées. Dieu vous précède. Suivez-le.”

“A la voix de Munzer, Luther tressaillit. La popularité du nouveau prophète menaçait d'éclipser la sienne, et l'apôtre de la tolérance eût préféré voir le monde crouler plutôt que d'abdiquer une partie de son autorité, ou de renoncer au despotisme absolu sous lequel il voulait courber toutes les âmes. Il fallait à tout prix empêcher le triomphe de son rival. Pour arriver à ce but, il changea subitement de doctrine et de langage.

“Hier, il avait appelé les paysans à la révolte contre les seigneurs ; aujourd'hui, ce sont les seigneurs qu'il excite contre les paysans, et dans quel langage. Ecoutez :

“Allons, mes princes, aux armes ! frappez ! aux armes !” Les temps sont venus, temps merveilleux, “oh, avec du sang,” un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous autres avec des prières.

“Frappez, percez, tuez, en face ou par derrière,” car il n'est rien “de plus diabolique” qu'un séditionnel : c'est “un chien enragé” qui vous mord, “si vous ne l'abattez.”

“Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grâce.”

“Les paysans, un instants stupéfaits de cette indigne trahison, ne déposèrent pas les armes pour cela et redoublèrent de cruautés à mesure qu'ils approchaient du lieu où s'était réunie, pour les attendre, l'armée des seigneurs confédérés, commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe.

“Arrivons au dénouement de ce drame qui saisit vivement le cœur. Le même écrivain, que je vous ai déjà cité, va vous la raconter :

“La bataille décisive eut lieu à Franckenausen, petite ville du Schwarzburg-Rudolstadt.

“Thomas Munzer avait choisi pour asseoir son camp, un monticule dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

“Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Les deux

ailles étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuisses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncélés les paysans.

“Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons, arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

“La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de révoltés, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées entre elles par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sous les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient, sans les étendards, que le vent agitait au-dessus des têtes et où était peinte la roue de la fortune, on eût pu prendre cette cohue pour un de ces auditoires qui traînaient après lui Munzer.

“Le prophète donna le signal du combat en faisant poignarder, en présence de toute l'armée, un jeune cavalier que les princes lui avaient envoyé comme parlementaire en même temps le landgrave de Hesse fit sonner la charge.

“L'artillerie joua, les boulets sifflaient au-dessus de la tête des rebelles, sans en atteindre un seul : les paysans qui regardaient Munzer, priant sur un monticule, les mains levées au ciel, crurent que sa prophétie s'accomplissait, et ils recommençaient leur cantique ; mais l'erreur ne dura qu'un moment, la cavalerie des princes venait de s'ébranler.

“Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière ; les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur, qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse du prophète. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait. Les mineurs, qui se confiaient à leurs marteaux, opposèrent une vive résistance. Ils combattaient encore, quand les trompettes de l'armée des princes avaient annoncé la victoire. Aucun d'eux ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans.

“Munzer, tout sanglant, la poitrine à demi-brisée et la pâleur de la mort sur les lèvres, fut amené au camp des vainqueurs et condamné au dernier supplice. Il le subit en brave et en chrétien, après avoir reçu la communion d'un prêtre catholique, entre les mains duquel il avait voulu faire son abjuration avant de mourir.

“Les autres chefs furent pris avec lui, excepté l'Homme-au-Diable, André, qu'on avait cependant vu combattre au premier rang. Son costume, souillé de sang, fut seul retrouvé sur le champ de bataille.

“Le nombre des prisonniers était immense ; les princes penchaient pour leur pardonner et ne pas poursuivre les fugitifs. Avant de rien décider, ils en écrivirent à Luther.

“Le doux apôtre de la liberté, de l'égalité, de la fraternité répondit :

— A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; aux paysans de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder ? le bâton et la carabine ; c'est le droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de miséricorde ; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront mille fois plus méchants.”

“Ainsi parla Luther, et les massacres continuèrent.

“Le moine n'eut pas même un remords.

“Les paysans ne voulaient pas m'écouter, il fallait bien leur ouvrir les oreilles à l'aide du mousquet, écrivait-il plus tard à Gaspard Muller. Qui ne veut pas ouïr un médiateur armé de mansuétude, ouïra le bourreau armé de son couteau : “J'ai bien fait,” moi, de prêcher, contre de pareils garnements, “la ruine, l'extermination, la mort !”

(A continuer)